

LES VIGNES DE LATAQUÏÉ

5 AOÛT

JE REMETS MES PAS DANS MES PAS. Je relis dans mon carnet crasseux les premiers mots qui me sont venus « *Ils ont l'air tous comblés. Les gosses seulement pleurent. Eux seuls dans leur insondable innocence connaissent la fin de l'histoire.* » Je me souviens. Ils avaient tous l'air comblé. Les gosses seulement pleuraient. Eux seuls dans leur insondable innocence connaissaient la fin de l'histoire. La ville m'éblouit. Dans le camp derrière les barreaux je regarde la mer calmée de toutes ses faims, gavée de nos corps, de ceux qui ont vacillé trop vite.

Je reconnais le port. J'attrape les regards de pitié ou de méfiance. Je les serre sous mon bonnet.

6 août

Jamais je n'aurais cru un jour dormir sous un hangar dans les odeurs de bière, d'urine, les fracas de voix perdues et de verre éclaté. J'ai écrit dans le carnet piteux « *Là-bas je crois deviner vos visages. Si près, si loin. Je m'étouffe de la terreur de vos yeux.* »

Là-bas je crois deviner ton regard. Si près, si loin. Je m'étouffe de la terreur de tes yeux. Tes bras tendus et les mèches folles comme ta voix. Adossée au mur détruit tu m'as crié « *Va! Pars et ne reviens jamais.* » Je dessine ton visage. Sous mes doigts l'air s'agite comme si tu frissonnais. Ma reine, ma toute belle, ma mère aux yeux usés de pleurs. Aujourd'hui, moi l'enfant sage, je veux désobéir. Revenir.

9 août

D'autres bateaux accostent. Des corps échouent enroulés dans des toiles cirées noires, des carcasses de bois, de plastique, des cordages mordus de sel. Je me serre à ton sein, moi si petit dans un corps d'homme. Ta main murmure des comptines et effleure mes joues. Je ferme les yeux pour les caler dans les tiens. Je suis sur le retour. Une barque échouée, qu'importe s'il faut ramer. Revenir. J'écris chaque jour sur une page entière « *Revenir Revenir.* »

12 août

Ils m'ont serré de près comme des chiens. Ils ne m'ont pas battu mais la peur m'a fait pisser. Ils ont ri. Leurs museaux de carnassiers m'ont jeté à la mer, dans l'eau du port, puante de mazout.

Maman, pourquoi m'as-tu chassé? À l'abri des décombres nous aurions dit des poèmes, chanté des mélodies bouches closes. Te souviens-tu de Nizar?

*Les années passent*

*Ô mère*

*Et les nuits damascènes, les roses damascènes*

*Habitent notre mémoire*

*Les Minarets, brillent sur nos bateaux*

*Et toujours ce parfum de jasmin du pays, une braise dans le cendre de l'exil,  
qui luit a chaque moment de solitude.*

*Les ongles blancs du jasmin damascène qui pénètrent la mémoire*  
Ici tout renifle l'errance et l'impossible retour.

13 août

La mer m'a recraché. On m'a lavé, nourri. Ton sourire s'efface mais je te veux à moi. Ton image s'est perdue dans les remous du port et les ricochets des enfants désœuvrés.

La route s'est fermée. Les frontières engrillagées éructent des mots sales.

Je te veux dans mes bras. Berce-moi. Console-moi.

Je contourne les passes impossibles. je vide mes poches du moindre sou. Je m'écris tous ces mots que tu ne liras pas.

Et je reviens toujours ici, abruti de soleil sur ce port où les chiens jettent des déchets aux hommes comme moi.

14 novembre

Je reprends mon carnet après ces semaines d'oubli. Ils m'ont transporté comme un paquet sans destinataire. Ils m'ont déposé sur une colline toute striée de vignes. Ils m'ont dit « Là tu seras bien » et j'ai cru un instant qu'ils disaient vrai. Tu te rappelles ce grand voyage à Lattaquié chez mon oncle Aymen. On avait marché longtemps dans son vignoble. J'avais crevé les grains dans ma bouche et le jus avait giclé sur mon tee-shirt. Tout avait séché si vite et les taches ne partaient plus. Tu m'avais grondé avec un sourire dans les yeux. Je coursais les lièvres entre les ceps et j'écorchais mon pantalon de toile. Tous riaient. « Quel âge as-tu donc pour gambader comme un faon ? » Puis vos rires se sont éteints en regardant la mer. Je n'ai pas compris.

15 novembre

Aujourd'hui je marche sur le chemin de neige. Le froid s'est abattu comme on tombe, sans prévenir. Blanc le chemin et sous mes pas la neige fait un couinement bizarre. Comme des planches qui craquent et s'effondrent dans l'eau. Non je ne veux pas te dire ça aussi. Tu rougirais des yeux et des joues pour m'avoir laissé dans leurs mains de rapaces. Blanc le fossé où chaque brin d'herbe supporte sa gaine de givre. Blanches les vignes. Les vrilles peinent sous le poids de la glace et chaque piquet s'est accoutré d'un cylindrique blanc.

À droite comme à gauche des lignes noires et blanches. Terre durcie et neige déposée sur les troncs courts et tordus. Ici le monde est sans couleur.

Je passe ainsi mes jours. Dans le centre – qui n'est au milieu de rien et ne mérite pas son nom – j'ai appris un peu leur langue. Des jeunes et des vieux, des familles entières et des solitaires s'assoient pleins de fatigue, le dos vouté. Je leur parle des vignes de Lattaquié et leurs visages grimacent un sourire mouillé de larmes.

1<sup>er</sup> décembre

Je perds ton visage tout doucement mais je revois tes mains volant autour de ton foulard pour dire que tu m'aimais, que j'étais ton soleil, que je ne devais pas revenir. Tes mains ne m'ont jamais touché que pour une caresse, mais eux maman, si tu savais...

Je n'ai plus le droit à la mémoire mais je me souviens du vieux Nizar que tu me murmurais.

*Ton amour m'a appris à être triste*

*Il y a longtemps que j'ai besoin*

*D'une femme qui m'attriste*

*D'une femme dans les bras de laquelle je puisse pleurer*

*Comme un passereau*

*D'une femme qui rassemble mes morceaux*

*Comme des pièces d'un cristal brisé*

Les petits ont fait un bonhomme de neige dans la cour de bitume. Ils rient se jettent de la neige dans le cou et tout à coup pleurent de froid et peut-être de honte.

Leurs pas tracent des chemins fous qui ne vont nulle part.

